

Nietzsche parla d'amor fati, je n'irai pas jusque-là, à l'image de ces relations que nous ne pouvons pas ne pas avoir, générées par nos interactions sociales, les uns à l'égard des autres et faisant que parfois le courant ne passe pas.

A ce moment il n'est pas question d'aimer de force celui ou celle avec qui justement l'on ne partage rien, cette volonté consistant coûte que coûte à forcer ce trait-là, est de celle qui contribuera, à l'inverse, à ce que nous finissions par nous haïr mutuellement.

Mais Nietzsche n'eut pas tout à fait tort, il aurait fallu qu'il dépasse ce ressenti lui valant cette conclusion, à savoir que l'on se doit d'aimer ce qui en l'occurrence ne nous aime pas, mais tenter plutôt d'exploiter ce qu'il nous inflige, non pas pour faire que cette même agression devienne une espèce de retour à l'expéditeur, mais afin de tirer profit de ses nuisances.

Là aussi Nietzsche reprit cette tirade, disant que ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort, à nouveau il faut savoir faire preuve de prudence, car se faire

plus fort à partir de ce qui ne nous tue pas, peut vous conférer de ces capacités, très éloignées de ces qualités, au sein desquelles notre raison demeure encore entendue.

D'ailleurs Nietzsche ne craignant pas la contradiction, prétendit qu'en réalité, l'on perdait une guerre en la gagnant, par rapport à ce que je viens d'indiquer l'on ne saurait mieux dire.

A ce même propos, pour me montrer plus explicite si possible, la faim si vous la surmontez ne vous fera pas plus fort pour autant de manière absolue à son égard, peut-être à la limite serez-vous mieux armé pour lui résister, mais ce gain-là ne saurait vous opposer à une faim redoublant d'ardeur à votre rencontre ; dit autrement, à nouveau ce que vous aviez en vous en termes de nature correspondra à cette même faim, vous durcissant à ce point que si vous n'y prenez garde, son appétit vous exploitera jusqu'à ce que vous vous focalisiez sur d'autres nourritures pour la satisfaire.

Il ne s'agit pas là encore, de se faire plus puissant, à partir d'un nécessaire semblable à ce que la faim

laisse entrevoir d'elle, mais de prendre les devants en tenant compte de ce qui la caractérise, pour ne pas la ressentir de façon irréversible, tellement que vous vous retrouvez être, pour avoir survécu, bien plus cette faim-là, que vous pouvez vous dire vous à partir de vous seul.

C'est à ce niveau en particulier où cette absence qui nous occupe nous endommage, Rousseau à ce propos, comme je l'ai déjà précisé ultérieurement, mit en avant cette différence qui est la nôtre avec le monde animal, en usant pour exemple du Chat et du Pigeon, souffrant à leurs manières de maux très inverses aux nôtres, pour ne pas détenir ces moyens qui leur offriraient en cas d'extrême urgence de s'extirper de leurs conditions, notamment sur le plan alimentaire, pour le Pigeon pour ne pas pouvoir épouser cette initiative lui permettant, même de façon exceptionnelle, de s'alimenter de chair animale et pour le Chat, réfractaire irrémédiablement à cette perspective lui commandant de consommer du grain.

Rousseau pourtant malgré la justesse de ce qu'il souligna, s'arrêta en chemin, s'il est vrai que nos abus comme il le précise sont susceptibles de nous causer

la fièvre et la mort, l'absence qui nous habite détient malgré cet opposé qui la caractérise quelques similarités avec cette présence des plus accaparante, ne laissant pas aux races qu'elle domine d'autres choix que ceux décidés par elle.